

ANDRÉ BRETON

**LETTRES  
À SIMONE KAHN**

**1920-1960**

PRÉSENTÉES ET ÉDITÉES  
PAR JEAN-MICHEL GOUTIER

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LES CHAMPS MAGNÉTIQUES (en collaboration avec Philippe Soupault), *suivis de VOUS M'OUBLIEREZ et de S'IL VOUS PLAÎT* (« Poésie/Gallimard ». *Préface de Philippe Audoin*).

LES PAS PERDUS (« L'Imaginaire », n° 243. Nouvelle édition revue et corrigée).

MANIFESTES DU SURREALISME (« Folio essais », n° 5 ; « Foliothèque », n° 108. *Essai critique et dossier réalisés par Michel Meyer*).

INTRODUCTION AU DISCOURS SUR LE PEU DE RÉALITÉ.

NADJA (« Folio », n° 73 ; « Folio Plus », n° 37. *Avec un dossier réalisé par Michel Meyer ; « Folioplus classiques », n° 107. Dossier réalisé par Dominique Carlat. Lecture d'images par Alain Jaubert*).

LE SURREALISME ET LA PEINTURE. Nouvelle édition en 1965 (« Livres d'Art »).

LE SURREALISME ET LA PEINTURE (« Folio essais », n° 399. Nouvelle édition revue et corrigée 1928-1965).

LES VASES COMMUNICANTS (« Folio essais », n° 287).

POINT DU JOUR (« Folio essais », n° 194).

L'AMOUR FOU (« Folio », n° 723 ; « Foliothèque », n° 59. *Essai critique et dossier réalisés par Marie-Thérèse Ligot*).

POÈMES.

ENTRETIENS 1913-1952. Nouvelle édition revue et corrigée en 1969 (« Idées », n° 284. *Préface de René Bertelé*).

CLAIR DE TERRE *précédé de* MONT DE PIÉTÉ *suivi de* LE REVOLVER À CHEVEUX BLANCS *et de* L'AIR DE L'EAU (« Poésie/Gallimard », *préface d'Alain Jouffroy*).

SIGNE ASCENDANT *suivi de* FATA MORGANA *de* LES ÉTATS GÉNÉRAUX *de* DES ÉPINGLES TREMBLANTES *de* XÉNOPHILES *d'ODE À* CHARLES FOURIER *de* CONSTELLATIONS *et de* LE LA (« Poésie/Gallimard ». *Nouvelle édition avec les illustrations de Joan Miró reproduites en 1999*).

PERSPECTIVE CAVALIÈRE. *Texte établi par Marguerite Bonnet* (« L'Imaginaire », n° 341).

*Suite des œuvres d'André Breton en fin de volume*

LETTRES À SIMONE KAHN

1920-1960



*Simone Kahn par Man Ray.*

© Man Ray Trust / Adagh 2016.

ANDRÉ BRETON

LETTRES  
À SIMONE KAHN

1920-1960

PRÉSENTÉES ET ÉDITÉES  
PAR JEAN-MICHEL GOUTIER

*nrf*

GALLIMARD

*Photos © Frédéric Hanoteau / Éditions Gallimard 2016,  
pour l'ensemble des photographies reproduites dans cet ouvrage.*

© Éditions Gallimard, 2016.

## INTRODUCTION

Pourquoi aborder cette nouvelle collection d'ouvrages consacrée aux échanges épistolaires que Breton entretiendra sa vie durant avec ses proches comme avec les écrivains qu'il admirait dans sa jeunesse, tels Paul Valéry, Guillaume Apollinaire ou Pierre Reverdy ainsi qu'avec tous ceux qui ont compté, au cours du vingtième siècle, dans le domaine de la pensée, des plus célèbres aux plus méconnus, par sa correspondance avec Simone Kahn ? On pourrait choisir d'emblée d'évoquer le ton si particulier qui résonne dans ces pages (Aragon n'écrivait-il pas à son ami à cette époque : « Ce qui m'étonne, ta voix est la seule qui ne s'altère pas par la poste<sup>1</sup> »), mais, surtout, c'est la passion, dans ses plus hauts périodes, qui emporte tout sur son passage, de l'aveu à la rupture et au-delà. Enfin, ce qui a été déterminant pour donner la priorité à ces lettres, c'est qu'elles recouvrent souvent au jour le jour la fin de Dada, selon Breton, la naissance du surréalisme, l'ouverture du Bureau de recherches surréalistes, la création de la revue *La Révolution surréaliste*, sans omettre, entre autres, la publication de *Clair de terre*, du *Manifeste du surréalisme*, de *Nadja* pour contribuer à l'union sans faille de la vie et de la poésie.

1. Lettre d'Aragon du 7 août 1920. Voir Aragon, *Lettres à André Breton 1918-1931*, Gallimard, 2011, édition établie, présentée et annotée par Lionel Follet.

L'interrogation qui ouvre, en 1928, *Nadja* : « Qui suis-je ? » est présente, dans la lettre du 24 septembre 1920 à Simone ainsi que dans celle, un mois plus tard, du 24 octobre, sans oublier que Marguerite Bonnet la signale également dans une lettre à Théodore Fraenkel, en août 1916 ! Breton n'a cessé de se questionner sur ses propres contradictions. Une des meilleures manières de le découvrir ne serait-elle pas en lisant cette correspondance, où il s'efforce, par un mode exceptionnel, de se confier en revendiquant sa propre vérité, de tout dire à celle qu'il aime ? « Je veux la vérité absolue dans la vie. Et pas de complaisances de moi pour moi. » (Lettre du 8 octobre 1928.)

À la fin du mois de juin 1920, quand André Breton rencontre Simone Kahn, que lui présente son plus ancien ami du lycée Chaptal, Théodore Fraenkel, il vient d'avoir vingt-quatre ans et n'est déjà plus un inconnu dans le monde des idées qui se régénère violemment en réaction au premier conflit mondial sous les coups de boutoir de jeunes gens hostiles aux valeurs bourgeoises. Il a déjà publié ses premiers vers, en mars 1914, dans *La Phalange*, revue dirigée par Jean Royère. En 1918, il donne des poèmes à *Nord-Sud*, la revue de Pierre Reverdy, et à la revue grenobloise *Les Trois Roses*. La même année, il publie encore un article sur Guillaume Apollinaire dans *L'Éventail*, à Genève, et « Étude pour un portrait » dans *Les Écrits nouveaux*. Son premier recueil de poèmes *Mont de piété*, avec deux dessins inédits d'André Derain, paraît Au Sans Pareil, en juin 1919. Quant à Simone Kahn, à peine plus jeune que Breton, elle est née le 3 mars 1897, à Iquitos au Pérou, où son père avait une exploitation de caoutchouc. De retour en France avec ses parents deux ans plus tard, elle fait ses études à l'école Villiers, voisine du domicile familial. Elle fréquente ensuite l'Institut d'anglais de la Sorbonne. Éprise de littérature, Simone était une visiteuse assidue de la librairie d'Adrienne Monnier et abonnée, depuis février 1919, à la revue *Littérature*. Elle assista au Festival Dada de la salle Gaveau, le 26 mai 1920, qu'elle apprécia peu. Lors des premiers échanges avec Breton, après les présen-



tations, elle lui déclara d'emblée : « Vous savez, je ne suis pas dadaïste », ce à quoi Breton répondit « Moi non plus » et « la conversation s'emballa sur les sujets qui nous étaient chers<sup>1</sup> ».

Pendant les huit années de vie commune, Simone et André tentèrent de maintenir une franchise totale dans leurs échanges. Cependant, les aléas de leur vie éprise d'indépendance et leurs pulsions amoureuses non réprimées eurent raison de la volonté de transparence absolue des comportements hors norme, revendiquée dans le couple, ce qui relève d'une gageure admirable et ambitieuse. La liberté que chacun laissait à l'autre de faire face à ses pulsions et de mener à leur terme ses expériences, à condition de ne rien dissimuler, était la règle admise comme s'il s'agissait d'un pacte scellé tacitement entre eux. Les absences prolongées, chaque année, de Simone, pour rejoindre sa cousine Denise Lévy à Sarreguemines ou à Strasbourg ou pour passer des vacances avec des amis loin de Breton, et surtout sa liaison non avouée avec Max Morise furent douloureusement vécues par André. De même, la violente passion du poète pour Suzanne Musard, expérience destructrice menée aux confins des extrêmes, parfaite incarnation du « Lâchez tout » et, à un degré moindre, la parenthèse tragique liée à la rencontre de Nadja ; ces tentatives de dépassement ascendant des limites des rapports humains étaient certainement peu faciles à accepter par une femme, plutôt large d'esprit pour l'époque et le milieu dont elle était issue. En l'absence des lettres de Simone, dans les archives de l'atelier de la rue Fontaine, cette correspondance pourrait s'apparenter à un journal si ce n'était faire fi des réactions ultrasensibles ou violentes de Breton aux missives de son épouse au cœur de la tourmente passionnelle et qui leur donnent toute leur démesure ! « Il s'agit, n'est-ce pas, de la *passion*. Le mot amour ne servirait ici de rien. Je ne veux pas me prêter à ces

1. Simone Breton, *Lettres à Denise Lévy (1919-1929)*, édition présentée, établie et annotée par Georgiana Colville, Éditions Joëlle Losfeld, 2005.

distinctions ridicules : l'amour passion, l'amour tendresse, l'amour pour l'amour, l'amour d'un être, l'amour de l'amour comme dit l'autre : la barbe. » (Lettre du 8 octobre 1928.)

Élue par Breton comme confidente particulière et permanente à laquelle il relate toutes les variations de ses pensées intimes ainsi que l'évolution des sentiments qui la concernent au premier chef, mais également les découvertes ou les déconvenues issues de ses lectures, ses contacts avec les peintres qui marqueront le vingtième siècle de leur empreinte, les rencontres de nouveaux inventeurs de la modernité, sans oublier la vie mouvementée du groupe surréaliste, quelle responsabilité implicite pour une jeune femme comme Simone ! Pendant le temps, qui va de la rencontre au jardin du Luxembourg, en 1920, jusqu'au terme d'un amour, que conclut la lettre du 15 novembre 1928, se dessine une trajectoire de « liberté libre » incomparable. Ce témoignage sur les premières années décisives du mouvement surréaliste sera suivi d'autres correspondances beaucoup plus maîtrisées dont aucune n'atteindra le degré d'abandon que s'autorise Breton dans ces pages, où apparaît la fragilité d'un personnage que sa légende a tendance à figer dans une dignité granitique.

Les moments forts de cette période du surréalisme naissant sont connus par les récits qu'en ont tirés les amis de Breton et les témoins qui ont vécu les événements relatés ainsi que par les historiens du surréalisme, mais la réalité des faits prend sa véritable dimension quand elle émane du principal protagoniste de cette trajectoire intellectuelle ; le même écart qui sépare, par exemple, *l'Histoire du surréalisme* de Maurice Nadeau des *Entretiens* d'André Breton. Il appert de ce constat que le portrait de Breton véhiculé par l'histoire littéraire en pontife intolérant, gouvernant par ukases et confortant son pouvoir par la pratique des exclusions, relève de la caricature mais demeure néanmoins inscrit en filigrane dans la mémoire collective. Tout autre apparaît l'homme

qui a écrit ces lettres et que je retrouve dans des confidences laissées par des amis du poète. Je pense particulièrement à deux témoignages parfaitement révélateurs de la capacité d'écoute, aptitude exceptionnelle, que réservait Breton à ses visiteurs, et de son intensité. D'une part, celui de Matta qui relate le souvenir du 31 décembre 1937, passé rue Fontaine, en petit comité, une soirée et une partie de la nuit, loin de l'agitation extérieure d'un jour de fête, à donner pleine liberté à la parole :

Je me surpris à dire des choses dont je n'avais jamais parlé, comme si un attroupement se pressait en moi pour se manifester. [...] Je crois que cette qualité de révéler l'homme tragique et son pouvoir en chacun de nous, ce déclenchement de liberté de soi, c'était le génie d'André Breton. Ce déclenchement de liberté et d'amour en nous, c'est le surréalisme<sup>1</sup>.

D'autre part, celui de Charles Duits qui évoque sa première rencontre avec Breton à New York en 1942 :

Il semblait que l'acte de voir fût son acte premier et essentiel. Tout se passait comme si son essence eût été un regard qui ne cillait point, éternel, qui venait des lieux extrêmes, et se colorait légèrement de bleu en traversant la cornée.

Il avait à cette époque quarante-cinq ans, mais il paraissait beaucoup plus âgé, humainement parlant, car il était également sans âge, comme un arbre ou un rocher. Il paraissait las, amer, seul, terriblement seul, supportant la solitude avec une patience de bête, silencieux, pris dans le silence comme dans une lave qui achevait de se durcir.

Ce fut d'abord cette immobilité des profondeurs que ne dissimulait pas l'agitation superficielle des paroles qui me toucha<sup>2</sup>.

1. Germana Ferrari, *Matta, entretiens morphologiques. Notebook n° 1, 1936-1944*, Londres, Éditions Sistan, 1987.

2. Charles Duits, *André Breton a-t-il dit passe*, Les Lettres nouvelles, 1969.

Certes ces deux témoignages d'« aficionados » sont parmi ceux que je n'ai jamais oubliés, au point de les visualiser comme si j'étais présent à ces entretiens, sans doute parce que les deux auteurs me les ont répétés à maintes reprises, surtout Matta qui était un prodigieux conteur. Je pense que tous ceux qui ont eu la chance d'approcher Breton conservent précieusement le souvenir d'un moment particulier vécu en sa compagnie. Changer le monde et transformer la vie participe aussi de la réunion de toutes les manifestations de l'individualisme libertaire de chacun qui, braise après braise, peuvent provoquer de beaux incendies. « Anarchie ! ô porteuse de flambeaux<sup>1</sup> ! »

Pour en revenir très précisément à la correspondance qui nous occupe, je parlerai du cas Antonin Artaud qui échappe particulièrement aux classifications méthodiques des spécialistes. Quand Artaud est-il surréaliste ? Quand ne l'est-il pas ou ne l'est-il plus ? Son expérience théâtrale s'est déroulée entièrement en dehors du surréalisme. Ce qui n'empêche pas l'auteur d'À *la grande nuit ou Le bluff surréaliste*, de 1927, de déclarer en interrompant la première représentation du *Songe* au neuvième tableau, le 2 juin 1928 :

Strindberg est un révolté, tout comme Jarry, comme Lautréamont, comme Breton, comme moi. Nous représentons cette pièce en tant que vomissement contre la société<sup>2</sup>.

À la deuxième représentation du *Songe*, le 9 juin 1928, les surréalistes déclenchèrent de violents incidents. Breton raconte à chaud, à Simone, dans sa lettre du 11 juin, le déroulement des attaques contre Artaud qui avait osé appeler les flics pour faire expulser ses anciens amis ! Des années plus tard, quand,

1. Laurent Tailhade, « Ballade Solness », *Poèmes élégiaques*, Mercure de France, 1907.

2. Henri Béhar, *Le Théâtre dada et surréaliste*, Idées, Gallimard, 1979, p. 290.

dans la notice d'introduction à la lecture de John Millington Synge qu'il écrit pour son *Anthologie de l'humour noir*, Breton évoque le théâtre tel qu'il doit être en opposition radicale avec le théâtre éternel, désavoué dans l'*Introduction au discours sur le peu de réalité*, il fait d'emblée référence à Artaud : « *Le Baladin du monde occidental* [...] a le don de lever sur le théâtre de l'avenir tel qu'il doit être, l'épaisseur de milliers de rideaux. C'en est fait avec [cette pièce] des formes surannées sur lesquelles tente vainement de se recréer à notre époque le moyen d'expression qu'un Eschyle, un Shakespeare ou un Ford, ont élevé au-dessus de tous les autres mais qui aujourd'hui a derrière lui des siècles d'avilissement. Il s'agit, comme l'a observé M. Antonin Artaud, "de retrouver le secret d'une poésie objective à base d'humour à laquelle a renoncé le théâtre, qu'il a abandonné au music-hall et dont le cinéma ensuite a tiré parti". Ce secret repose tout entier entre les mains de Synge<sup>1</sup>. »

Dans ses lettres à Simone, Breton cite souvent Artaud, et s'il est parfois en désaccord avec lui quand il propose, par exemple, de ne publier dans *La Révolution surréaliste* que de mauvais rêves et d'ouvrir une enquête « Que pensez-vous de votre mère ? » (lettre du 28 janvier 1925), c'est pour mieux le féliciter pour sa disponibilité et la qualité de ses interventions : « Le manifeste est encore remis à lundi, jour du retour d'Artaud. En l'absence de celui-ci rien ne s'est fait à la Centrale ni ailleurs. » (Lettre du 7 février 1925.)

Pour clore cet aparté consacré à Artaud, j'insiste sur l'importance de la correspondance André Breton/Antonin Artaud qui se prolongea, au-delà des querelles, jusqu'aux derniers jours de la vie de l'auteur de *L'Ombilic des Limbes* et qui révèle de nouveaux horizons à l'univers surréaliste. À son retour des États-Unis, la première intervention publique de Breton a été pour

1. André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Éditions du Sagittaire, 1940.

saluer, le 7 juin 1946, dans un vibrant hommage, au Théâtre Sarah-Bernhardt, la sortie d'Artaud de l'hôpital de Rodez : « Chaque fois qu'il m'arrive d'évoquer – avec nostalgie – ce qu'a été la revendication surréaliste s'exprimant dans son intransigeance originelle, c'est la personnalité d'Antonin Artaud, magnifique et noir qui s'impose à moi. »

En dehors d'Artaud, Breton évoque abondamment ses autres amis, en toute liberté, en prévenant Simone : « mais je ne le dis qu'à toi ». Il critique *Anicet ou le Panorama* d'Aragon : « Je crois bien que c'est lui-même qu'Aragon a voulu peindre dans ce second chapitre d'*Anicet*. Que le récit soit amusant je l'accorde. Tel quel il ne me plaît cependant pas avec sa rhétorique de dernier ordre et cette sorte d'ironie qui est chez lui la monnaie fausse de la pudeur. » (Lettre du 3 septembre 1920, soir.) Il n'approuve pas l'ouvrage de Benjamin Péret *152 proverbes mis au goût du jour* écrit en collaboration avec Paul Éluard : « Vais t'envoyer l'ignoble petit ouvrage dû à la collaboration d'Éluard avec l'ombre de Péret. » (Lettre du 30 janvier 1925.) Relatant une visite à Eaubonne, chez Éluard (lettre du 11 novembre 1923), Breton se livre à un éreintement en règle de la décoration de Max Ernst qui « dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer » ! De façon plus inattendue, il fait l'éloge de l'*Ulysse* de James Joyce : « Tu devrais acheter le dernier n° de *La N.R.F.* où il y a un fragment d'*Ulysse* de Joyce que je trouve remarquable. Je me demande pourquoi on m'a caché cet auteur, Aragon par exemple. À quelles fins ? » (Lettre du 12 août 1928.) De même, Breton salue l'*Histoire de l'œil* de Georges Bataille : « Il a paru dans la même collection que le livre d'Aragon (Pia, éd.) un livre de Bataille, de Georges Bataille : *Histoire de l'œil*, par Lord Auch, qui est absolument merveilleux. Non seulement c'est le plus beau livre érotique que je connaisse, mais c'est aussi l'un des sept plus beaux livres environ que j'aie lus. » (Lettre du 19 août 1928.)

Cette lecture réserve bien d'autres surprises. À mon avis, les passages les plus émouvants sont ceux où Breton laisse libre cours à ses pensées sur « le métier de vivre », pour reprendre le beau titre de Cesare Pavese. Je ne connais rien de plus poignant que cet aveu, dans la lettre du samedi 7 février 1925, remettant en cause tout ce qui lui importe à ce moment-là :

Qu'est-ce que peut bien me faire la question bolcheviste ou la question juive les jours en somme si nombreux où je me sens à peine le temps de vivre, où je suis à peine capable de vivre ? J'aimerais mieux apprendre à vivre que de collaborer à toutes ces feuilles dans lesquelles mon nom me fait à certains moments l'effet d'une mauvaise plaisanterie, car je ne suis guère qualifié pour parler de rien, ni moi ni les autres, d'ailleurs. Arriverai-je seulement à faire un jour autorité en moi ? Cette « Révolution » même, je la perds aujourd'hui de vue. Qui sait si la Liberté est bien la fin dernière ? Je ne vois ce soir qu'un grand remous, que l'idée même de la liberté n'éclaire pas. Il doit y avoir quelque chose d'immense qui nous échappe.

Ce Breton intime mérite d'être mieux connu et permettra sans nul doute de corriger l'image trop monolithique du fondateur du surréalisme. Il importe de reconsidérer le poète qui a écrit « Le verbe être<sup>1</sup> » : « Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. [...] C'est une corvée d'arbres qui va encore faire une forêt, c'est une corvée d'étoiles qui va encore faire un jour de moins, c'est une corvée de jours de moins qui va encore faire ma vie. » Ce pessimisme dont il était victime parfois comme à cette période des pires déboires sentimentaux qu'il a traversée à partir de 1928, il le connaît parfaitement et il l'expose à Simone dans cette lettre déjà citée, d'une grande lucidité sur lui-même, du 8 octobre 1928, qui annonce les poèmes les plus noirs du *Revoluer à cheveux blancs* : « Mon caractère, ce fond de désespoir que tu me connais, la faculté qu'on me prête

1. *Le Revoluer à cheveux blancs*, Éditions des Cahiers libres, 1932.

plus ou moins gratuitement d'aimer et de ne plus aimer, et de ne plus regarder ce que j'aimais pour pouvoir ne plus l'aimer, mes crises d'ennui, de rage, d'absence à propos de rien, tout cela joint à l'apparent équilibre de ma vie, pour qui ne peut me connaître que par ce qu'il y a d'extrême en moi, comment cela pourrait-il être rassurant ? » Confronté à ces moments difficiles Breton a trouvé une parade, l'humour particulier de J.-K. Huysmans, par exemple la lecture de quelques pages d'*À vau-l'eau*. Mais je doute qu'en la circonstance le remède puisse être efficace longtemps !

L'année de ses vingt ans, en 1916, à Nantes, Breton a évité l'impasse de la littérature, celle du « Pohète » dont se moquait Jacques Vaché, comme il a évité, peu de temps après, à Saint-Dizier celle de la carrière médicale. La médecine n'était pas en mesure de répondre à ses exigences. Dans le conflit entre la poésie et le réel, ce n'était pas l'utilisation répressive par les autorités militaires des médecins aliénistes qui était capable de faire pencher la balance. La découverte de Lautréamont viendra confirmer l'orientation choisie : « On sait maintenant que la poésie doit mener quelque part<sup>1</sup>. » Malgré tout, la fréquentation des milieux littéraires et les tentations de réussite qui guettent, parfois, les plus doués de ses amis découragent à maintes reprises Breton : « [...] j'envisage de plus en plus l'abandon définitif du terrain "Littéraire". Je crois que, dans ce sens, je n'en ai plus pour longtemps. » (Lettre du 7 mars 1923.)

Écrivant *Les Vases communicants*, Breton s'interroge sur les poètes « qui passent pour trouver leurs accents les plus pathétiques dans le désespoir » et les soupçonne « d'avoir pu réaliser cette opération capitale de l'esprit qui consiste à aller de l'être à l'essence » afin de pouvoir continuer à vivre. À mon tour, je me demande si Breton, en publiant son poème du recueil *Clair de*

1. André Breton, *Les Pas perdus*, Idées, Gallimard, 1969, p. 69.



terre, « Plutôt la vie<sup>1</sup> », dans *Le Journal du Peuple* du 1<sup>er</sup> décembre 1923, présenté par Roger Vitrac, n'a pas trouvé, avec ce texte, une superbe réponse dialectique au désespoir.

*Plutôt la vie avec ses draps conjuratoires*  
*Ses cicatrices d'évasions*  
*Plutôt la vie plutôt cette rosace sur ma tombe*  
*La vie de la présence rien que de la présence*  
*Où une voix dit Es-tu là où une autre répond Es-tu là*  
*Je n'y suis guère hélas*  
*Et pourtant quand nous ferions le jeu de ce que nous faisons mourir*  
Plutôt la vie

La plus admirable définition de la place du poète dans la société que je connaisse : « Que peut-il demander de plus que d'être cette bouée phosphorescente dans le naufrage<sup>2</sup> ? », c'est à Breton que nous la devons et elle conserve aujourd'hui, plus que jamais sans aucun doute, toute sa pertinence.

JEAN-MICHEL GOUTIER

1. André Breton, *Clair de terre*, collection Littérature, Presses du Montparnasse, 1923.

2. Francis Ponge, *Le grand recueil, II. Méthodes*, Gallimard, 1961, « Entretien avec Breton et Reverdy », p. 287.

## NOTE ÉDITORIALE

Ce premier volume de la correspondance d'André Breton : *Lettres à Simone Kahn, 1920-1960* a été établi à partir des originaux conservés par Sylvie Collinet-Sator, fille de la première femme du fondateur du surréalisme. Il inaugure une passionnante aventure éditoriale qui, par ordre chronologique, selon le souhait d'Aube Breton-Elléouët, publiera, à raison de deux volumes par an, la partie accessible de ce vaste continent, partiellement exploité à ce jour, regroupant, selon les estimations actuelles, quelques milliers de pages pour un réseau de correspondants incomparable.

En dehors de cent soixante-trois lettres, quinze cartes postales, treize télégrammes et deux pneumatiques adressés par Breton à Simone Kahn, figurent aussi dans cet ensemble une lettre de Breton à Pierre Naville, ami du couple en crise choisi comme conciliateur, ainsi qu'une lettre de ce dernier à Simone Kahn et une lettre de Breton de 1960 à Michel Collinet, second époux de Simone. En revanche, il est malheureusement regrettable de ne pas disposer, pour une correspondance croisée, des lettres de Simone, absentes des archives de la rue Fontaine.

Les notes, compte tenu de l'abondance des dictionnaires et anthologies consacrés au surréalisme, mettent en priorité l'accent sur les événements et les personnes les moins connus cités

dans ces lettres en liaison directe avec l'actualité du moment, afin de ne pas nuire à l'intensité des échanges et à la prédominance du rapport affectif. La vie du couple, appréhendée à l'aune fusionnelle, couvre huit années, de 1920 à 1928. Après la rupture de novembre 1928 et le divorce de 1929, il aurait été loisible d'arrêter cette correspondance, mais les protagonistes de cette histoire se sont revus et ont, au fil du temps, conservé un attachement profond pour cette période exaltante de leur existence. Il m'a paru tout à fait justifié de ne pas écarter de cette publication les quelques signaux émis et conservés, au-delà de la Seconde Guerre mondiale, jusqu'à cette ultime carte postale du 25 juillet 1960. Au cœur de la tourmente passionnelle, le 16 juin 1928, Breton écrivait toujours à Simone : « Nous sommes donc bien dans la vie et je crois que notre pensée finale est sans défaillance, sans lacune. »

N.B. : Les rares fautes d'orthographe ou d'inattention présentes dans les lettres d'André Breton ont été rectifiées.

Il arrivait également à André Breton de se tromper dans les dates d'envoi de ses lettres. Ces erreurs ont été signalées entre crochets.

J-M G

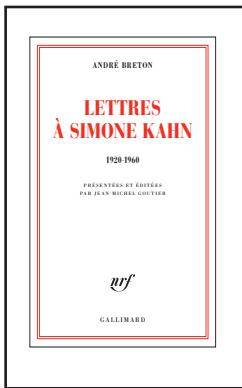


# ANDRÉ BRETON

## Lettres à Simone Kahn

1920-1960

Ces lettres d'André Breton adressées à Simone Kahn, qui deviendra sa première épouse, contiennent des informations inédites sur les débuts du surréalisme, communiquées presque au jour le jour, grâce aux confidences de l'auteur du *Manifeste* de 1924, de même qu'elles livrent un portrait intime de Breton. Portrait fidèle à celui, remarquable, que trace Simone Kahn, dans une lettre à sa cousine Denise, quelques jours après sa rencontre avec le jeune poète, en juin 1920, dans une allée du jardin du Luxembourg : « ... personnalité de poète très spéciale, éprise de rare et d'impossible, juste ce qu'il faut de déséquilibre, soutenu par une intelligence précise même dans l'inconscient... » Les lettres d'André à Simone permettent de découvrir, à leur tour, un être au charisme intense, loin de l'image caricaturale véhiculée par les ouvrages de critique littéraire. Comme en témoignage, parmi d'autres, cet extrait bouleversant de correspondance du 9 août 1927 : « N'étaient les crises de pessimisme que je traverse et qui me font me contrarier moi-même à toute force, je ne t'aurais jamais infligé la moindre peine. Ce que tu *représentes* pour moi, si ce mot peut avoir un sens, c'est tout ce qui m'attache à la vie, tu le sais. Hélas, parfois il m'arrive de subir avec violence l'appel de ce qui m'en détache. Tu ne voudrais pas être en même temps ce qui m'y attache et ce qui m'en détache. » Ce pessimisme, présent dans les poèmes — notamment avec « Le verbe être » — du recueil *Le Revolver à cheveux blancs* publié en 1932, ne manque d'ailleurs pas d'une certaine ironie libératrice, qui débouchera, en 1939, sur la notion nouvelle d'humour noir créée par André Breton.



**Lettres à Simone Kahn**  
**André Breton**

Cette édition électronique du livre  
*Lettres à Simone Kahn* d'André Breton  
a été réalisée le 18 mai 2016 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070196876 - Numéro d'édition : 302376).  
Code Sodis : N82999 - ISBN : 9782072678127.  
Numéro d'édition : 302378.